

Un printemps rouge et noir. Regards croisés sur la grève étudiante de 2012, sous la dir. de Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, Montréal, Écosociété, 2014, 376 p.

Michel-Philippe Robitaille

Volume 35, numéro 1, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035803ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035803ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robitaille, M.-P. (2016). Compte rendu de [*Un printemps rouge et noir. Regards croisés sur la grève étudiante de 2012*, sous la dir. de Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, Montréal, Écosociété, 2014, 376 p.] *Politique et Sociétés*, 35(1), 164–166. <https://doi.org/10.7202/1035803ar>

le cœur de la démonstration de David McGrane. Les réalisations péquistes et néo-démocrates des années 1990-2000 y sont comparées à la social-démocratie traditionnelle d'après-guerre sous onze angles principaux : capitalisme d'État, politiques économiques, agriculture et coopérativisme, relations de travail, environnement, fiscalité, santé, éducation, assistance sociale, féminisme et politiques autochtones. Or, aussi nombreuses qu'elles soient, ces comparaisons demeurent hautement descriptives et énumératives. Plus grave encore, elles ne permettent en rien d'opposer troisième voie et néolibéralisme. Quelques références très superficielles à la « révolution conservatrice » ontarienne sous Mike Harris (1995-2002) ou à l'Alberta sous Ralph Klein (1992-2006) sont offertes, mais frôlent l'inutilité. Si seulement la démonstration empirique et la stratégie comparative avaient été à la hauteur de l'argument, il aurait valu la peine de lire cet ouvrage dans son intégralité.

Bibliographie

- Brooks, Clem et Jeff Manza, 2007, *Why Welfare States Persist: The Importance of Public Opinion in Democracies*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Hay, Colin, 2011, « Ideas and the Construction of Interests », dans Daniel Béland et Robert Henry Cox (sous la dir. de), *Ideas and Politics in Social Science Research*, New York, Oxford University Press, p. 65-82.
- McEwen, Nicola, 2006, *Nationalism and the State: Welfare and Identity in Scotland and Quebec*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang.
- Wincott, Daniel, 2011, « Ideas, Policy Change, and the Welfare State », dans Daniel Béland et Robert Henry Cox (sous la dir. de), *Ideas and Politics in Social Science Research*, New York, Oxford University Press, p. 143-166.

Hubert Rioux Ouimet
McMaster University
hubrioux@gmail.com

Un printemps rouge et noir. Regards croisés sur la grève étudiante de 2012, sous la dir. de Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, Montréal, Écosociété, 2014, 376 p.

La mobilisation dans le cadre la grève étudiante de 2012 a fait couler beaucoup d'encre. Moins de deux ans après le début de la grève, Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri ont recensé les écrits sur le sujet, qu'ils ont compilés dans une bibliographie indicative de quatre pages (p. 368-371). Au sein du ce corpus qui évolue rapidement, l'ouvrage collectif dirigé par ces professeurs des départements de sociologie et de science politique de l'Université du Québec à Montréal marque une étape importante dans l'appropriation du sujet par les chercheurs en milieu universitaire. Plus que la majeure partie des écrits disponibles, *Un printemps rouge et noir* traite la grève comme un objet de connaissance et non simplement d'intervention politique. Politique, on ne peut pas dire qu'*Un printemps rouge et noir* le soit moins que la littérature existante sur le printemps érable. Mais à la différence des témoignages et des débats d'idées quant à l'interprétation du conflit de 2012, qui s'en tiennent pour l'essentiel à réfléchir sur la grève, ce livre se propose de documenter les répertoires d'actions d'une frange minoritaire mais significative des militants : la tendance anarchisante attachée aux pratiques d'action et de démocratie directes.

À travers ses treize chapitres, introduction et conclusion incluses, l'ouvrage donne la parole à 28 auteurs, qui se penchent sur des thématiques aussi diverses que l'histoire du syndicalisme de combat chez les étudiants québécois ; la construction du rapport de force du mouvement face à l'État québécois et au gouvernement de Jean Charest ; la démocratie directe au sein des structures organisationnelles de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ) et de la Coalition large de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (CLASSE) ; l'implication des féministes au sein de la grève, les apports

spécifiques à leurs réflexions sur le conflit et la conflictualité qui en a résulté à diverses occasions; la mobilisation des populations non étudiantes avec les manifestations de casseroles et les assemblées de quartiers; l'utilisation des médias sociaux comme outils de mobilisation et de diffusion des idées; l'art et la littérature comme actes militants et les aspects artistiques du militantisme étudiant; les réactions des partis politiques québécois face à la grève; et la répression du mouvement et de ses franges les plus militantes opérée par les tribunaux, l'Assemblée nationale, les corps policiers ou même par des militants en son sein.

Si l'ouvrage offre un portrait plus « académique » que nombre de publications à caractère plus directement politique ou militant parues jusqu'ici, il n'en demeure pas moins campé dans l'esprit de la grève. Chaque texte est signé conjointement par des professeurs et des étudiants, reproduisant symboliquement l'unité constatée à de nombreuses reprises durant la grève entre les aspirations d'une importante part du corps professoral et celles des militants étudiants. Par ailleurs, les auteurs documentent souvent des pratiques militantes auxquelles ils ont pris part, brouillant la distinction entre les perspectives analytique et militante. Cette proximité entre l'action politique et la recherche serait peut-être plus problématique si l'observation participante jouait un rôle prépondérant dans l'éventail méthodologique des recherches réunies dans l'ouvrage. Mais *Un printemps rouge et noir* s'appuie sur un large éventail de méthodes: recherches documentaires, analyses statistiques, données de sondage, analyses de textes et de discours, entretiens semi-directifs, etc. Ce pluralisme méthodologique favorise une mise à distance dont la complexité est inhérente au double rôle d'auteurs et de militants; cela permet aussi d'illustrer les représentations de la grève par la mouvance libertaire, ainsi que l'image de cette dernière vue par elle-même comme par ses détracteurs. Et c'est là le tour de force de l'ouvrage: à travers l'exploration d'une multitude de thématiques, il nous replonge efficacement dans l'esprit de la

grève de 2012 telle qu'elle fut vécue par ses protagonistes, tout en analysant comment elle fut perçue par ses détracteurs. Et la pluralité des points de vue permet au lecteur d'apprendre quelque chose sur le conflit, peu importe la position prise pendant celui-ci, puisqu'il est impensable pour un même individu d'avoir pris part à la multiplicité des actions décrites dans les pages d'*Un printemps rouge et noir*.

En explorant de multiples dimensions de la grève, dont certaines sont peu connues du public – la multitude de publications littéraires sur le sujet, par exemple (p. 233-255) –, le collectif nous amène jusqu'aux limites de ce qui semble possible d'acquérir comme connaissance sur le sujet à une distance historique si courte. L'ouvrage documente en détail la mouvance libertaire qu'il se propose d'étudier et il est compréhensible que la contextualisation au sein du mouvement étudiant qui en est offerte soit limitée: la conflictualité entre les factions anarchisantes et sociales-démocrates reste vive au sein du syndicalisme étudiant et il n'est pas évident qu'il y ait beaucoup à dire sur leurs relations à partir d'une perspective analytique. Il convient parfois mieux de s'abstenir que de provoquer des polémiques auxquelles nous ne pouvons apporter une contribution analytique, et le collectif se garde sagement de se lancer dans des conflits fratricides peu propices à une compréhension approfondie du phénomène à l'étude. Par ailleurs, la recherche causale joue un rôle marginal dans les textes publiés. Dans une certaine mesure, il est possible que la symbiose qui unit les chercheurs et leurs objets d'étude tende à circonscrire la réflexion à une sorte d'introspection militante. Il est toutefois envisageable que la recherche des causes du conflit étudiant et des formes qu'il a prises ne puisse dépasser la réflexion stratégique et politique à ce stade-ci. Les rythmes de la recherche et de la politique sont distincts et ce n'est souvent qu'une fois les conflits déplacés vers d'autres enjeux que nous pouvons prendre la distance nécessaire à l'explication de ceux qui font désormais partie du passé. Nous sommes encore loin de cette étape en ce qui concerne la grève de 2012.

Les chercheurs qui se pencheront sur celle-ci dans l'avenir devront éventuellement se poser des questions maintenant trop ambitieuses avec le peu de recul que nous avons : pourquoi, par exemple, la mobilisation de 2007 et 2008 a échoué alors que 2012 a été le théâtre de la plus importante grève étudiante de l'histoire du Québec ? Pourquoi les résultats de la grève de 2012 n'ont pas été plus favorables aux étudiants que ceux de 2005 alors que le nombre de grévistes et leur détermination à poursuivre la grève y ont été de loin supérieurs ?

L'effort des contributeurs du volume dirigé par Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri mérite d'être souligné : il s'agit d'une des premières publications sur la plus importante grève étudiante de l'histoire du Québec à dépasser le stade de la polémique, de la revendication politique et du témoignage individuel. La conflictualité politique entourant toujours la grève étudiante fait du projet d'une recherche scientifique sur le sujet une entreprise de haute voltige, de laquelle l'ouvrage sort globalement indemne. Il marque en ce sens une étape clé dans l'appropriation de la grève par les chercheurs. Revendiquant une inspiration des travaux de Charles Tilly, Sidney Tarrow et Doug McAdam, les coordonnateurs de l'ouvrage ont choisi, à ce stade hâtif de l'incubation sociale de la grève, de mettre l'accent sur les pratiques des militants. Plus qu'une réflexion sociohistorique axée sur l'analyse causale, c'est une ethnographie d'une mouvance militante, riche en descriptions, que nous offrent les diverses contributions à ce volume. On ne peut que souhaiter que des recherches futures les amènent eux, et d'autres chercheurs, à se pencher sur une autre dimension du programme de recherche mis en place par Tilly et ses collègues : les processus sociaux qui ont conditionné le développement d'un tel répertoire d'actions contentieuses.

Michel-Philippe Robitaille
 Département de sociologie,
 Université du Québec à Montréal
 robitaille.michel-philippe@courrier.uqam.ca

L'histoire des idées, de Marc Angenot, Liège, Presses universitaires de Liège, 2014, 394 p.

Dans le monde universitaire francophone, l'histoire des idées est une discipline méconnue et incomprise. Si elle jouit d'une solide légitimité scientifique aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Allemagne, c'est tout le contraire en France, où elle est souvent dédaigneusement écartée sous prétexte qu'elle porte sur un objet par trop intangible. Partant de ce constat, Marc Angenot se porte dans cet ouvrage à la défense de cette discipline, dont il entend, d'une part, démontrer la légitimité et, d'autre part, confronter les principaux objets, approches théoriques et enjeux épistémologiques. Ce faisant, il s'adresse principalement au monde intellectuel français, dont sont issus la plupart des auteurs avec lesquels il engage une discussion poussée (Michel Foucault, Raymond Boudon, Régis Debray et bien d'autres).

La liberté du style d'écriture de l'auteur surprendra le lecteur qui pense trouver dans cet ouvrage un manuel de méthode : Angenot y compare certes des approches et des objets théoriques, mais il présente aussi des réflexions personnelles et des études de cas parfois fort poussées. L'auteur le reconnaît d'emblée, décrivant son ouvrage comme « un essai avec ce que ce genre compte de subjectif et de conjectural (et de libertés digressives) » (p. 5). Ce vaste programme repose sur le savoir encyclopédique d'un chercheur d'expérience, professeur émérite au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill qui a derrière lui plusieurs décennies d'étude de la rhétorique et du discours social, auxquels il a consacré quelque trente ouvrages. L'érudition de l'auteur est indiscutable, mais, en l'absence d'un fil d'argumentation bien déterminé, il n'est pas toujours évident de saisir la logique qui prévaut à l'organisation des chapitres et à leurs subdivisions.

Le premier chapitre est sans doute le plus intéressant pour les profanes de l'histoire des idées. Angenot y fait tout d'abord